

LES CAHIERS DE TAIZÉ

23

frère Pierre-Yves

Dieu serait-il
à craindre ?

Dieu si grand, Dieu si proche

Il fut des temps où l'on avait peur de Dieu et où l'on s'entretenait dans cette peur. On mettait l'accent sur sa hauteur, sa majesté, sa sainteté. Un Dieu exigeant, difficile à contenter, un Dieu puissant et menaçant, un juge sévère, qui sauve, mais aussi condamne. On le redoutait d'autant plus que l'on rapportait malheurs et tribulations à sa volonté, ou du moins à sa permission, comme des punitions. – À la limite, et sous forme caricaturale, un Dieu terrifiant.

Actuellement on tendrait à prendre le contre-pied de cette conception : « Mais non, Dieu est infiniment bon, patient, doux, miséricordieux ». Il ne juge ni ne condamne. À son égard il n'y a pas à éprouver de crainte – une expression à exclure – mais une grande confiance. Il se fait si proche, si humain, tellement humble, et même – dit-on – faible, si l'on pense à Jésus dans sa passion. En vérité Jésus n'a rien de faible ; de Getsémané au Calvaire sa force d'âme est évidente et surprenante. Et l'on redit avec saint Jean : « L'amour parfait bannit la crainte » (1 Jean 4, 18), en oubliant peut-être que la perfection n'est pas de ce monde. Qui peut se targuer de vivre un amour parfait ? – À la limite, et sous forme caricaturale, un Dieu gentil.

Il y a beaucoup de vrai dans l'un et l'autre de ces regards. Leur défaut commun c'est d'être partiels, monoculaires, au lieu de tenir ensemble et de rassembler résolument les deux points de vue. La foi est toujours dialectique, elle se doit de réaliser un équilibre entre des réalités presque opposées, de cheminer sur une ligne de crête, en luttant contre la tentation de ne retenir et valoriser qu'un seul des deux aspects. Situation inconfortable, qui réclame une constante vigilance, le courage de vivre dans la vérité tout entière. Car l'esprit humain tend à simplifier, par souci d'efficacité, et souvent par paresse et goût du confort.

À lui seul le premier de ces regards finit par être désespérant. Or on peut pécher par désespérance. Mais, comme le remarque saint Bernard, on peut aussi pécher « par espérance », en se disant que Dieu dans sa bonté n'y regarde pas de si près, qu'il n'y a pas à s'en faire ; on finira toujours par s'en sortir, par contourner ses exigences.

Exigence et miséricorde

Exigeant, Dieu l'est effectivement, non par autoritarisme ou par malveillance et plaisir de nous embêter, comme l'en soupçonne un infantilisme peut-être pas tout à fait dépassé en nous. Dieu demeure notre créateur, de qui nous tenons la vie, le mouvement et l'être. C'est par un total respect de sa créature qu'il attend d'elle une réponse libre, et donc responsable, à ses offres. Il la souhaite partenaire de son alliance, dans la réalisation de son grand projet de création et de récréation. À la mesure de son amour, il attend qu'elle soit sainte et parfaite comme lui ; à aimer ceux qui nous aiment que faisons-nous d'extraordinaire ? Oui, c'est à l'extraordinaire qu'il nous appelle, et cela tout à notre honneur. À ses yeux nous sommes des personnes à son image, et le regard qu'il pose sur nous entend susciter notre liberté, celle de fils et de filles, celle d'amis responsables avec lui.

Dans son amour, sa tendresse et sa miséricorde « notre Dieu est un feu dévorant », dit l'épître aux Hébreux (12, 29). Dévorant de ce qui se montre indigne de lui, et aussi de nous du même coup : de ce que nous pouvons receler de petit, de vil, d'égoïste. Ce feu nous est proposé comme un amour en nous qui dévore ce que saint Paul nomme « le vieil

homme » – ou la vieille femme (féminisme oblige !), pour mieux s'élever dans la louange avec un cœur brûlant d'amour. Certes l'amour est douceur, mais il est aussi passion dans sa force, et comporte donc une mystérieuse violence. En quête de paix, il risque bien de se retrouver, comme pour Jésus, et bien malgré lui, pierre d'achoppement, signe de contradiction, fauteur de division et de violence : « Je ne suis pas venu apporter la paix... »

Notre Dieu se révèle infiniment élevé, sans commune mesure ni avec sa création ni avec notre échelle de valeurs ; et en même temps il se montre infiniment proche, lui qui déchire les cieux et descend. Il nous rejoint en son Fils en vue d'habiter en nous par son Esprit Saint.

Grandeur et proximité ne s'opposent ni ne s'excluent, pas plus qu'exigence et miséricorde. Nous n'avons pas à choisir, mais dans la foi à les tenir ensemble, et dans la pratique à les relier en un va-et-vient étroit et constant. Ne serait-ce pas là le sens et le rôle de la « crainte de Dieu » ? Une expression si fréquente dans l'un et l'autre Testament et dont on a tout avantage à ne pas se débarrasser, mais à la valoriser comme précieuse.

Pour peu que nous prenions conscience de qui est Dieu et de qui nous sommes, face à cette grandeur et à cette proximité, n'avons-nous pas tout

lieu de trembler ? Non pas de peur, mais d'un saisissement qui nous coupe le souffle, nous laisse tout interdits et comme « sonnés » spirituellement. Certes il nous est habituel hélas de nous accoutumer à tout avec indifférence, et notre confiance en Dieu tombe facilement dans la désinvolture. Pourtant le mystère de Dieu, qui non seulement nous fait face, mais dans lequel nous sommes appelés à entrer et en devenir partie prenante – ce mystère n'a-t-il pas de quoi nous stupéfier, nous ébranler, nous pétrifier de surprise et d'étonnement ?

Comme une aiguille sur un cadran

Dans nos langues certains termes, certaines expressions comportent plusieurs sens, entre lesquels le contexte nous amène à choisir. Tel n'est pas le cas de la « crainte de Dieu » ; elle ne revêt qu'un seul sens, mais qui se déplace comme une aiguille sur un cadran, de gauche à droite, de zéro à l'infini, et par degrés de la plus grande peur au plus grand amour. Et nous allons les numérotter.

1. Tout à gauche il y aurait donc la peur de Dieu. Elle peut nous saisir pour diverses raisons, ne serait-ce que la menace ressentie pour notre autonomie de la part de Dieu tel qu'on se le représente à notre image ! Par ailleurs les raisons pour lesquelles on redoute Dieu sont aussi celles qui amènent l'individu à avoir peur des autres. Elles dérivent bien souvent de problèmes psychiques et largement inconscients liés à l'enfance : le sentiment et la peur de l'abandon, l'expérience du rejet, de l'infériorité, de l'échec ; des carences parentales ou au contraire de fortes pressions – sans parler de la haine inavouée et de l'agressivité honteuses entretenues par de fausses

culpabilités, suite à de mauvais traitements, de viols, de violences... Puisse la découverte du cœur de Dieu dans la foi, de sa générosité illimitée, s'avérer plus fortes que ces raisons et les ouvrir à un processus de guérison.

Car assurément ce n'est pas la peur que Dieu souhaite pour nous et de notre part. « Il ne nous a pas donné un esprit de crainte [au sens de pusillanimité] mais de courage, d'amour et de maîtrise de soi » (2 Timothée 1, 7), ces trois qualités étant le contraire de la peur. Dans le même sens : « nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour en revenir à la crainte » (Romains 8, 15), celle-ci s'avérant un asservissement. Dieu aurait horreur qu'on soit devant lui dans la peur.

Et tout en même temps le même saint Paul évoque l'état des pécheurs en disant qu'« ils n'ont pas la crainte de Dieu devant les yeux » (Romains 3, 18). Si donc il n'y a pas lieu de rester planté dans la peur de Dieu et s'il s'agit de laisser Dieu nous en libérer, cela est loin de supprimer la crainte devant lui. Ce premier degré de la crainte de Dieu – la peur de lui – l'amour de Dieu nous appelle à le dépasser, à le surmonter, autant de fois qu'on s'y retrouve. Et voilà que s'ouvre l'espace d'une tout autre crainte, hautement positive : « Servez le Seigneur avec crainte, rendez-lui votre hommage en tremblant »

(Psaume 2, 11) – ce tremblement dont il a été question ci dessus.

2. Après ce degré zéro l'aiguille en atteint un autre, très proche, et, ma foi, fort légitime : la peur d'aller se perdre loin de Dieu, de rester indifférent à ses promesses, de tout miser sur la vie présente et terrestre en refusant tout avenir au delà ; la peur de se choisir soi en exilant Dieu de sa vie, en tenant la vie du Christ comme nulle et non avenue, la peur de choisir la mort. Se perdre loin de Dieu, nous en avons le pouvoir : la liberté en vue de laquelle Dieu a créé l'être humain et à laquelle il l'appelle, cette liberté Dieu la respecte infiniment, il s'y est lié, il nous laisse, le cas échéant, en mésuser, bien qu'à son corps défendant, si l'on ose dire. Elle est d'ailleurs la clé de l'amour. L'homme peut donc aller se perdre loin de Dieu. À proprement parler ce n'est pas Dieu qui perd et qui condamne, mais moi qui, le cas échéant, oblige Dieu à me laisser m'en aller et me perdre. – Voilà une peur vraiment légitime, mais dans laquelle non plus il s'agit ne pas demeurer planté : qu'elle joue comme un sursaut de survie.

3. A un degré très proche où l'aiguille vient s'arrêter apparaît une nouvelle crainte, elle aussi très justifiée : la peur du jugement. Qu'ai-je fait de la grâce de Dieu, de sa vocation, de son alliance ? Ai-je tout vendu pour acquérir le vrai trésor ? Ai-je rentabilisé le ou les deniers qu'il m'a confiés ? Ai-je fait de la vie présente l'attente, la préparation, le symbole de la vie à venir, cette fête où Dieu nous attend près de lui ? Ai-je vécu en conséquence – en espérance ? Entendons saint Paul à ce sujet : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. » (Philippiens 2, 12) Et la 1^{ère} épître de saint Pierre : « Si vous appelez Père celui qui, sans favoritisme, juge chacun selon ses œuvres, conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre exil. C'est par le sang précieux du Christ que vous avez été affranchis. » (1 Pierre 1, 17) Ai-je donné tout son prix à la vie du Christ offerte pour moi ? D'ailleurs ce n'est pas tellement Dieu qui jugera – c'est là une image – mais nous qui serons affrontés avec ce que nous avons promis d'être... Mais si nous nous jugeons nous-mêmes au long du temps nous ne serons pas jugés dans l'éternité. Ici encore, qu'on ne reste pas planté dans une peur paralysante, et qu'on ne la fuie pas non plus en se consolant à bon marché pour ne plus y penser. Qu'on fasse appel à la miséricorde de Dieu et qu'on retrouve ses exigences comme une planche de

salut. *Travaillez*, dit saint Paul, le tremblement de la crainte devenant un frémissement d'espérance et d'ardeur.

À ce degré le but n'est pas de s'en sortir au moindre effort, comme un esclave ou comme un salarié, mais de trouver son honneur et son bonheur dans cette collaboration que Dieu nous propose, en amis du Christ qui nous a mis « au parfum » des projets du Père.

C'est ici qu'il faut entendre cette affirmation fréquente de l'Ancien Testament : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. » (Psaume 110, 10)

4. L'aiguille à nouveau se déplace et s'arrête sur le degré d'une nouvelle crainte, où l'amour affleure déjà, et la suscite : la peur d'offenser Dieu en décevant son attente et en blessant sa confiance. L'Écriture nous laisse deviner à notre stupéfaction la place que Dieu nous fait dans son projet, la patience impatiente avec laquelle il vient nous chercher, nous relancer, nous stimuler. Non seulement il compte sur notre coopération, mais il désire ardemment que nous trouvions en lui notre bonheur, une vie qui s'épanouisse dans sa communion.

5. Un saut encore de l'aiguille sur le cadran : la crainte consiste ici en un sentiment de honte à la pensée du manque d'attention que réserve à Dieu mon amour, et l'abîme de mon inattention, hélas, tout au long des jours. Quel gâchis dont j'ai honte, alors que j'entends Dieu me dire : Cherche ma face, quête ma présence. Que cette invitation de sa part transforme ma honte en présence à sa présence.

6. Un degré encore sur le cadran : ici, point de sentiment de culpabilité, mais la perception aiguë de ma petitesse, et presque de mon insignifiance, face à la fulgurante sainteté de Dieu. Qui suis-je à ses yeux ? Qu'est-ce que l'homme pour que Dieu s'en souvienne et en prenne garde ? Pourtant il ne se borne pas à se pencher, il est venu, il a humanisé sa sainteté, qui s'est révélée à nous en Jésus, son Fils éternel, pour aller jusqu'à faire sa demeure en nous par l'Esprit Saint. Tant de hauteur sublime et de proximité amoureuse me laisse sans voix, la confusion s'empare de mon cœur avec une indicible reconnaissance et une confiance qui ne cesse de me surprendre. Ainsi les disciples, après la tempête apaisée, prennent conscience que dans leur bateau ils ont embarqué Dieu le Créateur ; leur crainte cette fois-ci est tout autre que leur peur de tout à l'heure, face aux vagues

et au vent. Ainsi de même Pierre, Jacques et Jean sur la montagne de la Transfiguration, dont l'expérience les laisse comme hébétés, Pierre ne sachant ce qu'il dit. Ainsi encore l'officier de Capernaüm : « Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit » (Matthieu 8, 8).

Voilà les différentes craintes que nous fait parcourir l'aiguille de gauche à droite. Mais elle les parcourt aussi en sens inverse, car d'aucun d'entre eux, durant notre vie terrestre, nous ne serons quittes. L'une ou l'autre de ces craintes sera tôt ou tard à maîtriser, autrement dit à vivre non comme un échec dans lequel on resterait enseveli, mais comme un ressort qui relance dans une confiance renouvelée et une bonne volonté éblouie. Et les deux dernières sont à retrouver constamment et à maintenir précieusement.

La crainte chaste

7. Reste le dernier degré qui, lui, dépassera définitivement tous les autres. Nous en parlerons au futur, car il s'agit de *l'amour parfait*, lequel est à considérer – à contempler, pourrait-on dire – comme l'horizon vers lequel tendre. Il s'avère de l'ordre du monde nouveau que nous attendons encore, mais dont nous vivons déjà les arrhes et les prémices – et c'est là encore un paradoxe et une dialectique (un va-et-vient) de la foi.

Cet amour, effectivement, bannit la crainte, toute crainte. Et pourtant assez tôt la réflexion chrétienne a pris conscience que, pour autant, la crainte ne disparaît pas, ni en ce temps ni dans l'éternité. Elle se fait intérieure à l'amour à titre de « crainte chaste », selon une expression de saint Augustin. Le Psaume 19, lui, parle d'une crainte « pure ». Crainte tout à fait surprenante puisque, comme le remarque un père cistercien du XII^e siècle : « Pourquoi concevoir une crainte qui ne redoute rien ? On lui donnerait volontiers le nom d'amour, car là où Dieu lui-même nous aime – et où nous ne ferons plus que l'aimer – la crainte n'a plus de place ». Oui, de la part de Dieu elle n'a plus de raison d'être, mais en nous, au cœur de notre amour, elle garde son rôle.

Quel rôle ? Celui de préserver la qualité de

l'amour. Aussi bien envers Dieu que dans le couple et envers le prochain. Amis de Dieu, nous restons ses créatures, sans droit face à sa grâce. Familiers de Dieu, nous le sommes sans familiarité. La crainte chaste habite l'amour pour lui garder sa délicatesse, son humilité, son étonnement, son refus de mettre la main sur celui qu'on aime – Dieu ou le prochain. Oui, l'amour doit toujours se garder de se transformer en un droit ; il demeure un don que l'on reçoit avec émerveillement. Chaste et pure, la crainte ici se veut vigilance contre notre propension à aplatir les réalités les plus précieuses, par habitude et routine. Elle se veut aussi humble déférence puisque, depuis toujours et à jamais, nous devons tout à la générosité de Dieu, et jusqu'à cette crainte toute gratuite. L'amour parfait est pleine assurance devant Dieu, et la crainte le garde de ce trop d'assurance qui l'avilirait. Pour tout dire cette crainte intérieure à l'amour le protège de la banalisation, elle lui conserve son mystère, son effet de surprise, son scintillement.

Telles sont les motivations de cette crainte, mais l'amour, lui, les ignore, emporté par son élan.

8. La question qui maintenant se pose : où situer sur notre cadran la crainte éminemment positive à laquelle nous exhorte si souvent l'Écriture ? Elle accompagne la foi comme un élan de ferveur, un empressément spirituel, l'offrande d'une humble affection, une consécration de soi. « Le regard du Seigneur est sur ceux qui le craignent, sur ceux qui espèrent son amour. » (Psaume 33, 18) « Achevons de nous sanctifier dans la crainte de Dieu. » (2 Corinthiens 7, 1) « Rendons à Dieu un culte qui lui plaise, avec piété et crainte. » (Hébreux 12, 28)

Où donc situer cette crainte-là, elle qui ne bannit pas encore toutes les autres, tout en tendant à la perfection ? Comprendons-la comme déjà de l'ordre de la crainte chaste et comme notre manière de nous approcher de celle-ci autant que possible. Dans la mesure où notre amour se purifie dans la gratuité, la crainte présente se met déjà à bannir toute peur et à s'appropriier tout ce que nous avons évoqué à propos de la crainte chaste. Et, dans la mesure où la perfection du monde nouveau demeure encore notre horizon, la crainte présente se souvient des autres craintes, antérieures sur le cadran, mais autant que possible pour les guérir de leur peur et les entraîner dans l'amour.

Vraiment *heureux qui craint le Seigneur* (Psaume 113, 1)

À titre d'illustration et de vérification, nous proposons ici un passage de Gilbert de Hoyland, abbé anglais et auteur cistercien du XII^e siècle.

On appréciera que, pour approcher le paradoxe de la crainte chaste il nous entraîne dans sa quête intellectuelle et spirituelle, au lieu de nous en servir d'emblée le résultat. Dans les trois degrés qu'il détermine pour situer la crainte de Dieu, on retrouvera les principaux de ceux que nous avons évoqués ci-dessus. L'auteur envisage la troisième crainte comme caractérisant l'éternité à venir, mais l'avenir de Dieu est déjà actif dans notre présent, et la crainte chaste nous est déjà offerte comme une joie à vivre actuellement.

Quoi donc ? Les châtiments éternels ne seraient-ils pas à redouter ? Oui, ils le sont, et il faut s'en garder. « Nul, en effet, n'a jamais haï sa propre vie » (Éphésiens 5, 29). Mais, plus fort que cela, l'amour pour le Christ n'a pas besoin d'être poussé par la crainte pour s'attacher à la justice. Cet amour ne craint rien tant que la faute, mais en raison de la faute elle-même, et non en raison du châtiment. Et cela aussi longtemps que dure l'incertitude fluctuante des réalités humaines, et que l'homme en cette vie se demande s'il est digne de louange. C'est lorsque, après cette vie, il aura été introduit auprès de la Vérité, que cette crainte-là ces-

sera tout à fait pour faire place à la troisième crainte, laquelle prendra la succession des précédentes mais ne fera place à aucune autre, car elle dure pour les siècles des siècles.

Ainsi la première crainte redoute d'avoir à expier les fautes commises par témérité orgueilleuse; la deuxième crainte redoute de fauter par faiblesse; et la troisième, elle, n'a rien à redouter. De fait, que redouteraient un bonheur complet et un amour consommé? Cette crainte-ci est issue des pousses de l'amour. Je n'oserais affirmer qu'elle est l'amour même, mais je n'oserais pas non plus le nier. Que s'efforce-t-elle d'être, sinon cet amour qui ignore le sentiment de la crainte? Comment ne serait-elle pas l'amour, cette attitude qui déjà a presque cessé d'être de la crainte?

Pourquoi concevoir une crainte qui ne redoute rien? Cette crainte si assurée, je lui donnerais volontiers le nom d'amour, car là où Dieu lui-même nous aime, une si haute Majesté ne laisse pas de place pour la crainte. Mais, en nous, comment séparer cette crainte de l'amour? Or ici qu'est-ce donc que craindre, sinon ne point se gonfler d'importance face au Seigneur de majesté? Qu'est-elle donc cette crainte, sinon une soumission où l'on s'offre soi-même, une obéissance spontanée, une déférence toute gratuite?

Comment concevoir une crainte qui ne craint pas d'offenser Dieu? Effectivement elle ne saurait le faire.

Mais par ailleurs comment ne pas nommer crainte cette attitude qui ne se permettrait pas de l'offenser? Par conséquent il ne semble pas s'agir d'une crainte puisqu'elle ne redoute ni péché ni danger; et pourtant il s'agit bien d'une crainte puisqu'elle ne s'arrogé rien de manière provocante et téméraire. Qu'est-elle donc cette crainte, sinon une humble déférence vécue comme un dû – nécessité qui s'impose, mais qu'on n'éprouve nullement comme une nécessité. De fait, l'obéissance est une nécessité liée de droit à notre condition de créatures, mais cette nécessité, la liberté de l'amour l'ignore! Qu'est-elle, cette crainte, sinon un refus de témérité et de négligence, beaucoup plus qu'une nécessité contraignante?

Vois-tu à quel point cette crainte est proche de l'amour? C'est presque la même chose, mais pas tout à fait. Elle en diffère de par sa motivation, elle s'y identifie par l'élan du cœur. Tu te demandes qu'elle est cette motivation? Il s'agit de notre condition d'infériorité, qui implique une obéissance au moindre signe d'une si haute Majesté. C'est là une juste nécessité qui s'impose, mais de cette motivation, l'amour n'a cure! Ravi d'admiration pour la majesté de Dieu, il ne s'occupe pas de notre infime condition. Ainsi la motivation que la crainte prend en considération, l'amour l'ignore, emporté qu'il est par des motifs plus puissants.

Par conséquent, c'est par leur motivation que la crainte et l'amour diffèrent, alors qu'ils se rejoignent par leur mise en œuvre et le libre élan qui les anime.

Ainsi la première crainte redoute de subir la punition, la deuxième de se voir privée de son espérance, la troisième ne redoute ni ceci ni cela. La première de ces craintes, l'amour parfait la bannit, alors qu'il supporte pour un temps la deuxième, mais il s'associe pleinement la troisième. Cette crainte-ci, filles de Jérusalem, saisissez-la. Par contre de la première gardez-vous : celle que bannit l'amour.

(Sermons sur le Cantique des cantiques, 18, 7 s coll.
« Pain de Cîteaux », Oka, 1994)

© Ateliers et Presses de Taizé, 71250 Taizé, France
DL 1160 – novembre 2012 – ISSN: 2101-731X – ISBN: 9782850403415
Achevé d'imprimer en novembre 2012 — Bureautique 71, 71000 Mâcon